



HAL
open science

Jean Ehrard (1926-2023), un dix-huitiémiste dans son siècle

Françoise Le Borgne

► **To cite this version:**

Françoise Le Borgne. Jean Ehrard (1926-2023), un dix-huitiémiste dans son siècle. *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte = Cahiers d'histoire des littératures romanes*, 2024, 1/2 (48), pp.229-235. halshs-04839062

HAL Id: halshs-04839062

<https://shs.hal.science/halshs-04839062v1>

Submitted on 15 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean Ehrard (1926-2023), un dix-huitiémiste dans le siècle

Jean Ehrard nous a quittés le 10 septembre 2023, à l'âge de 97 ans. Ce grand dix-huitiémiste, qui fut aussi Doyen de la faculté des lettres de Clermont-Ferrand, Président de la Société française d'étude du dix-huitième siècle et de la Société Montesquieu (qu'il avait fondée) et maire de la ville de Riom, a laissé un souvenir inaltérable dans la mémoire et le cœur de tous ceux qui l'ont connu. A l'attention des autres, qui, découvrant son œuvre se demanderaient « Qui était donc ce Jean Ehrard ? », il avait composé ses mémoires, parus en 2019. Quoiqu'ils tiennent délibérément l'intime à distance, ces *Souvenirs d'un Hareng saur*¹ s'inscrivent dans la tradition des autobiographies du siècle des Lumières : ils accordent une large part à la genèse d'une personnalité qui se forge dans un milieu familial et social précis – celui de la méritocratie républicaine –, au gré d'expériences et de rencontres décisives. Ils retracent – avec élégance et un humour dont témoigne leur titre² – les vies d'un chercheur impliqué dans son temps. Ils mentionnent aussi, au gré de quelques commentaires insérés dans le fil de narration, les épreuves d'un homme confronté à la cécité à partir de 2015, puis à la disparition, en 2016, de son épouse bien-aimée, Antoinette, mais trouvant dans la remémoration des anecdotes et des engagements du passé un profond réconfort : « si revivre n'est pas survivre, c'est vivre encore un peu³ ».

Évoquant le « paradis » bourguignon de Fleurey-sur-Ouche, Jean Ehrard ressuscite une enfance heureuse au sein d'une famille aimante autour de laquelle gravitent des personnages populaires au grand cœur, comme le cantonnier Emile Calais. Son frère et sa sœur aînés, ses parents, ses oncles et tantes – et tout particulièrement sa tante paternelle, directrice d'école –, ses cousins, sont très présents et ces liens familiaux ne seront jamais rompus en dépit des déménagements imposés par les affectations successives du père de Jean. Gazé à Verdun, ce mécanicien passionné d'aviation constate dans les années 20 que sa santé ne lui permet plus d'exercer un métier physique. Il bénéficie d'un emploi réservé et devient fonctionnaire dans les douanes, d'abord à Sarrebruck puis à Forbach et enfin à Nice, où la famille s'installe avec ravissement en 1936. La scolarité de Jean est marquée par la guerre et les privations mais aussi par l'émergence progressive d'une vocation, née à l'automne 1939 lorsqu'il fait la connaissance de l'un des soldats affectés à la surveillance du pont de chemin de fer voisin de son immeuble, un grand jeune homme à lunettes qui se destine au professorat des lettres et lui explique les voies possibles pour y parvenir : « moi aussi, je serai professeur de lettres classiques, et d'abord j'essaierai de grimper jusqu'à la rue d'Ulm⁴ ! ».

Si Jean Ehrard rend hommage à ses professeurs de lettres, il reconnaît que leur apport a parfois été inattendu. En seconde, le charismatique M. Broussaudier lui inocule la passion du théâtre – qui ne le quittera plus – et disparaît après avoir décroché le portrait du Maréchal Pétain en s'exclamant : « Pas de ça chez moi⁵ ! ». L'année suivante, M. Fleury lui fournit un premier aperçu de la littérature du XVIII^e siècle : « J'apprends en effet, soit de la bouche du maître, soit

¹ Jean Ehrard, *Souvenirs d'un Hareng saur. Un dix-huitiémiste dans le siècle. Suivis d'un entretien avec Claudine Cohen et d'une bibliographie*, 2019, 572 p. L'ouvrage peut être commandé sur le site lulu.com.

² Ce hareng saur évoque le premier souvenir de Jean Ehrard, émerveillé, à l'âge de deux ans, par la cassette de harengs saurs qu'il découvre dans la camionnette de son père, alors marchand ambulante. Mais il fait aussi malicieusement référence à un vers parodique : « Tu entres dans la vie et le vieillard en sort ».

³ Jean Ehrard, *op. cit.*, p. 211.

⁴ *Ibid.*, p. 81.

⁵ *Ibid.*, p. 90.

de notre Chevailler et Audiat⁶ que les *Lettres persanes*, si spirituelles, sont loin d'égaliser en profondeur les *Caractères*. [...] Voltaire fait problème. Sa défense de Calas embarrasse un peu la morale officielle du moment : Calas n'est pas juif, mais Voltaire est franc-maçon ; Calas est calviniste ; on a eu tort de rouer un innocent, mais bien avant d'être rompu vif, l'hérétique sentait le soufre... Voltaire assurément ne manque pas d'esprit, mais exercer celui-ci aux dépens de nos braves soldats de Rossbach est insupportable. Passe encore qu'il se moque de Jean-Jacques : écrivain original et sensible, Rousseau mérite les sarcasmes pour ses paradoxes forcés, pour cette sorte de folie qui le sépare de la société, lui fait oublier ses devoirs, abandonner ses enfants... De Diderot je ne connais guère qu'un pan usagé de vieille robe de chambre. Reste Buffon, le majestueux Buffon, l'homme dont le style égale en solennité la grandeur de la Nature, brute ou cultivée ; je lui dois une autre très bonne note pour un *à la manière de réussi*⁷. »

Au printemps 1943 la famille Ehrard s'installe à Paris dans des conditions précaires et Jean est accepté en hypokhâgne au lycée Louis-le-Grand. Il y est reçu par le proviseur avec une condescendance qui le choque : « J'ai toujours été un enfant sage, puis un adolescent plutôt docile, mais je suis un Ehrard, et les Ehrard, têtus comme des Lorrains, ne s'en laissent pas imposer⁸. » En attestent l'installation, en 1870, du grand-père Ehrard, Lucien, effectivement Lorrain, en Bourgogne, les convictions socialistes du père et de la tante de Jean et l'engagement de son frère dans la Résistance. Par égard pour ses parents, lui-même renonce à le rejoindre dans le maquis bourguignon et poursuit son brillant cursus, intégrant l'École normale supérieure de la rue d'Ulm au printemps 45 et obtenant l'agrégation en 1950. Ces années sont décisives : il y noue des amitiés profondes (avec Georges Falk, Marcel Roncayolo, Louis Bergeron et Robert Mauzi), se passionne pour l'actualité, dévore la presse quotidienne et fait ses premières armes syndicales dans le cercle d'études socialistes de l'ENS. Progressivement se dessine sa voie : l'enseignement de Roger Pons le persuade de l'intérêt d'envisager la littérature dans son contexte intellectuel, conceptuel et idéologique ; la lecture de Montesquieu l'éblouit et, en 1948, il décide de consacrer son mémoire de Diplôme d'études supérieures (l'équivalent de la maîtrise) à l'idée de nature dans *L'Esprit des lois*.

La thèse de doctorat de Jean Ehrard élargit ce sujet, donnant naissance à *L'Idée de Nature dans la première moitié du dix-huitième siècle*⁹, référence incontournable des études dix-huitiémistes. À l'origine de ce sujet se trouve l'apparent paradoxe que contient le jugement porté par Montesquieu sur l'esclavage dans le livre XV de *L'Esprit des lois* : comment peut-il être présenté à la fois comme naturel et contre-nature ? La vaste enquête que mène Jean Ehrard dans l'histoire des sciences, la philosophie et l'esthétique de l'époque le conduit à mettre en évidence l'ambivalence de l'idée de Nature qui désigne à la fois les choses telles qu'elles sont et telles qu'elles devraient être.

Jean Ehrard a préparé cette thèse sous la direction de son « maître », René Pintard, tout en faisant ses débuts dans l'enseignement secondaire – au lycée d'Ajaccio (où l'attend notamment une classe de première composée de quarante-et-un gaillards dont trente-neuf redoublent !), au lycée de Sens et au lycée Voltaire, à Paris – et dans l'enseignement supérieur, en tant qu'assistant de littérature française à la Sorbonne. C'est l'occasion pour lui de suivre, à

⁶ Le manuel qu'il utilise.

⁷ Jean Ehrard, *op. cit.*, p. 101.

⁸ *Ibid.*, p. 113.

⁹ Jean Ehrard, *L'Idée de Nature dans la première moitié du dix-huitième siècle* (1963), Paris, Albin Michel, Bibliothèque de l'évolution de l'Humanité, 1994, 861 p.

l'École pratique des hautes études le séminaire d'Alexandre Koyré sur Newton, qui élargit beaucoup son horizon intellectuel, et de faire connaissance avec Lucien Febvre, qui le conforte dans la conviction que les idées ont une histoire, indissociable des mots qui les expriment, et qui, en 1958, lui propose de publier son premier article dans la prestigieuse revue des *Annales*.

C'est également à cette époque qu'il se lie avec Antoinette Blachère, dont il a encadré le mémoire sur « *Le Paradoxe sur le comédien* lu par les comédiens d'aujourd'hui ». Une complicité exceptionnelle va les unir pendant plus de soixante ans : l'amour, l'admiration réciproque, les passions intellectuelles et artistiques communes, les engagements partagés, la convivialité et le sens de l'hospitalité rendront ce couple exceptionnel. Dès cette période, il devient impossible de dissocier Jean de sa chère Antoinette. Ils se marient le 9 décembre 1957 et ont bientôt deux enfants : Catherine et François.

Grâce à Jean Fabre, Jean Ehrard bénéficie d'un détachement de deux ans au CNRS, qu'il met à profit pour terminer sa thèse principale et commencer sa thèse complémentaire sur Montesquieu critique d'art, grâce à un pèlerinage en Italie, au printemps 1961, sur les pas du Président. Antoinette et lui, qui resteront toute leur vie de grands amoureux de l'Italie, arpentent ainsi Gènes, Turin, Pise, Florence et Rome, se relayant pour porter Catherine et lire *in situ* la pléiade des *Voyages* de Montesquieu.

Déclaré apte aux fonctions de Maître de conférences, Jean Ehrard se met en quête d'un poste et choisit la faculté des lettres de Clermont-Ferrand. Attiré par les forêts et les lacs de la belle Auvergne (« ses cratères, ses vaches, ses pneus, ses puys bleus¹⁰... »), il apprécie tout autant le climat amical du département de français, où il retrouve d'anciens camarades de la rue d'Ulm : Paul Viallaneix, Guy Raynaud de Lage, Michel Lioure, Guy Demerson ainsi que Roger Quillot, futur maire de la ville. Il se lie également avec d'autres collègues comme l'historien Albert Soboul, rencontré à la Sorbonne, le géographe André Fels, les philosophes Jules Vuillemain, Michel Serres et Michel Foucault puis, en 1969, Bronislaw Baczko.

Jean Ehrard s'épanouit donc dans son nouveau statut d'enseignant-chercheur. Titularisé en tant que maître de conférences après la brillante soutenance de sa thèse, en 1964, il accède dès 1967 au rang de professeur tandis qu'Antoinette, qui prépare sa thèse sur Zola critique d'art, rejoint la Faculté des Lettres en tant qu'assistante en Histoire de l'art. Après avoir habité Clermont-Ferrand, la famille s'est établie en 1965 à Riom, ancienne capitale d'Auvergne dont Jean et son épouse sont tombés amoureux.

Ses relations avec la recherche parisienne n'en restent pas moins intenses, nourries par l'amitié profonde qui le lie, notamment, à Annie Becq et Jean Sgard. Jean Ehrard publie beaucoup, participe à de nombreux colloques et se passionne pour tous les grands auteurs des Lumières : Montesquieu et Diderot, qui ont toujours eu sa préférence, mais aussi Marivaux, Prévost, Voltaire, Rousseau, Beaumarchais, Chénier, Rétif, Sade, Volney ou Condorcet. Il aime lier la recherche et l'enseignement et l'intérêt de ses étudiants pour des auteurs locaux, comme Delille, Massillon ou Marmontel, lui permet d'enrichir encore ce dialogue ininterrompu avec la littérature du XVIII^e siècle.

La carrière universitaire de Jean Ehrard n'a pas mis fin à son engagement syndical. Investi dans la section clermontoise du SNESup, il se mobilise contre la réforme Fouchet, dénonçant une volonté de spécialisation précoce des étudiants qui lui semble contraire à l'esprit d'une

¹⁰ Jean Ehrard, *Souvenirs d'un Hareng saur*, p. 278.

formation universitaire. En mai 1968, le couple Ehrard prend une part active à l'occupation de la faculté des lettres de Clermont-Ferrand – qui ne donnera lieu à aucun débordement – et aux manifestations. Antoinette siège à la commission des études, qui prône l'introduction du contrôle continu dans la validation des enseignements, et Jean à la commission des statuts, qui remet en cause la hiérarchie des enseignants dans la pratique de la démocratie universitaire. Militant au PSU, il est « choqué de ce que la réalité du pouvoir universitaire (pouvoir auquel ses détenteurs sont d'autant plus attachés que son objet se révèle souvent modeste, sinon dérisoire) appartienne dans nos facultés à des instances extrêmement sélectives¹¹ ». Les nouveaux statuts élaborés par la commission sont finalement votés et, dans la foulée, Jean se voit élu Doyen de la faculté des lettres. Durant les années qui suivent, il doit faire face à l'explosion des effectifs étudiants, qui – suite à la mise en place du collège unique – passent en deux ans d'environ 3000 étudiants à plus de 5000. Son combat en faveur d'un collège électoral unique des enseignants se heurte à l'hostilité des autres Doyens et l'atmosphère de réaction qui s'installe alors – aboutissant en 1976 à l'éclatement de l'université clermontoise entre l'université Blaise Pascal et l'université d'Auvergne – achève de le démotiver. Considéré comme un « Doyen rouge », il échoue à obtenir, en 1970, sa mutation à la Sorbonne.

C'est donc avec joie que Jean Ehrard retrouve à temps plein ses fonctions d'enseignant-chercheur et s'investit dans la recherche collective. En 1968, il a fondé avec Paul Viallaneix, le Centre de recherches révolutionnaires et romantiques (CRRR). Résolument pluridisciplinaire, ce laboratoire associe spécialistes de littératures française et étrangères, historiens, historiens de l'art, musicologues et philosophes pour envisager le tournant des Lumières comme une période à part entière, promouvoir l'étude de la Révolution française et remettre en cause l'opposition communément admise entre Lumières et romantisme. Ce groupe de travail sera très actif comme en témoignent les nombreux colloques organisés dans les années 70 et 80, parmi lesquels on peut citer « Les Fêtes de la Révolution » (1974), « Aimer en France (1760-1860) » (1977), « Nos Ancêtres les Gaulois » (1980), « La Bataille, l'Armée, la Gloire (1745-1870) » (1983), « Diderot et Greuze » (1984), « La Légende de la Révolution française » (1986), « Révolution française et Vandalisme » (1988) et « Marivaux d'hier, Marivaux d'aujourd'hui » (1988). Beaucoup de ces colloques ont été accompagnés d'expositions, de spectacles et d'animations auxquels contribuait volontiers Antoinette.

Très investi dans la recherche clermontoise, Jean Ehrard n'en néglige pas pour autant les études dix-huitiémistes nationales et internationales. En janvier 1971, il devient secrétaire général de la Société française d'étude du dix-huitième siècle (SFEDS), créée en 1964 par Jean Fabre, Yvon Belaval, René Pomeau et Paul Vernière afin de favoriser les rencontres et la circulation de l'information entre chercheurs de toutes disciplines. C'est à son initiative qu'est créé le bulletin trimestriel de la Société, désormais électronique mais toujours diffusé aujourd'hui. En 1980, Jean Ehrard est élu président de la SFEDS puis président d'honneur en 1984.

Reconnu par ses pairs comme l'un des plus grands dix-huitiémistes de sa génération, Jean Ehrard a souvent l'occasion d'échanger avec des collègues étrangers, au sein de la Société internationale d'étude du dix-huitième siècle et à la faveur d'invitations par des confrères et amis. En 1971, la famille Ehrard passe un semestre à Cambridge, invitée par John Renwick. Jean voyage à Budapest, Cologne, Londres, Oxford, Varsovie, Washington, Los Angeles et

¹¹ *Ibid.*, p. 299.

Kyoto pour des colloques et, à partir des années 2000, Antoinette et lui se rendront régulièrement à Naples, conviés par George Vallet, directeur du département de français de l'Istituto universitario Suor Orsola Benincasa.

Durant toute sa carrière, Jean Ehrard s'est investi non seulement syndicalement mais aussi politiquement. Comme son grand-père, son père et sa tante avant lui, il se revendique socialiste : « être socialiste, pour moi, c'est croire possible de transformer le monde, en gros ou en détail, pour le rendre moins absurde et moins injuste¹² ». Après un bref passage au SFIO, auquel il a adhéré à l'âge de 21 ans, Jean adhère au PSU dès sa fondation, en 1960, et milite à Clermont-Ferrand puis à Riom. Consterné par l'opacité de la gestion municipale de sa ville d'adoption, il s'investit de plus en plus dans la vie politique locale, figurant sur une liste PSU aux élections municipales de 1971 et participant à la création d'un Groupe d'action municipale (GAM) qui prépare l'élection triomphale de la gauche aux élections de 1977. Jean Ehrard devient maire de Riom durant deux mandats successifs. La priorité de son équipe municipale sera la maîtrise de l'urbanisme, la rénovation du centre historique, la mise en place d'une action sociale attentive aux besoins des plus pauvres et l'accès du plus grand nombre à la culture, notamment grâce à la rénovation du musée Mandet, qui aboutira en 1983, deux ans avant celle du cinéma riomois. Le maire Ehrard est entouré d'adjoints et d'adjointes investis et efficaces et son premier mandat se déroule dans l'enthousiasme. Le second est plus difficile mais la défaite de 1989 le surprend malgré tout. Les inquiétudes suscitées chez ses administrés par la piétonnisation du centre-ville et le projet de création d'une aire de stationnement moderne pour les gens du voyage ont vraisemblablement contribué à cet échec, qui n'empêchera pas l'ancien maire de continuer à s'investir dans un nouveau GAM, dans la rédaction d'un bulletin municipal, *Le Pays riomois* (71 numéros en 2001) et dans l'Association de gestion du stationnement des gens du voyage dans le Puy-de-Dôme (AGSGV63) où il a le plaisir de collaborer avec sa fille Catherine, engagée dans le soutien scolaire auprès de cette communauté, très présente dans le département. Il assurera également, en 1990, la présidence du « Comité de défense et de développement du rail en pays riomois », dont l'action permettra de maintenir l'arrêt en gare de Riom de cette ligne Paris-Clermont qu'il avait si souvent empruntée. Au-delà du périmètre riomois, Jean Ehrard s'emploie à promouvoir la culture en tant que directeur de la Comédie de Clermont-Ferrand, fonction que ce passionné de théâtre assure de 1997 à 2000.

C'est donc en ancien maire quelque peu mélancolique que Jean Ehrard assiste aux festivités du bicentenaire de la Révolution. Le programme ambitieux qu'il a élaboré avec son équipe a obtenu le label de la Mission du bicentenaire. Il prévoit neuf conférences, un colloque, la plantation d'un arbre de la liberté, quatre concerts, huit expositions, quatre soirées théâtrales et un grand défilé costumé. Ce programme s'inscrit dans le prolongement des réjouissances qui accompagnaient généralement les colloques du CRRR : « Je conserve, écrit Jean Ehrard, une grande tendresse pour ces moments exceptionnels où mes activités de chercheur et de citoyen se sont superposées, rejointes, confondues¹³ ». C'est dans cet esprit qu'avaient été organisés à Riom plusieurs colloques : un premier colloque sur Gilbert Romme, en 1965, à l'initiative d'Albert Soboul, et un deuxième, en 1995, où naît l'entreprise collective d'édition de la correspondance du dernier Montagnard, publiée aux Presses universitaires Blaise Pascal. En 1997, Jean Ehrard s'intéresse également au général Desaix, autre figure locale, et collabore avec les historiens du Centre d'Histoire « Espaces et Culture » (CHEC) de l'université Blaise

¹² *Ibid.*, p. 408.

¹³ *Ibid.*

Pascal pour organiser, en 2000, une commémoration de la bataille de Marengo : « nous avons voulu unir une fois encore esprit historien et esprit de fête¹⁴ ».

L'année 1989 est également marquée par la création de la Société Montesquieu dont Jean Ehrard, spécialiste internationalement reconnu de l'auteur de *L'Esprit des lois*, est nommé Président. Cette société s'est constituée afin d'établir une édition critique des œuvres complètes de Montesquieu. Secondé par Catherine Volpilhac-Augier et Pierre Rétat, Jean s'est beaucoup investi dans cette entreprise considérable, qui prévoit la parution de vingt-deux volumes et se poursuit aux éditions Classiques Garnier.

Parmi les derniers grands projets de recherche de Jean Ehrard, citons encore l'étude qu'il a consacrée aux relations entre les philosophes des Lumières et l'esclavage colonial, parue en 2008 sous le titre *Lumières et esclavage*¹⁵. Il s'agissait là pour Jean, qui s'était très tôt intéressé aux questions coloniales et avait été directement confronté en 1986, lors d'un colloque à la Martinique et à la Guadeloupe, aux polémiques concernant les réactions des Philosophes à l'esclavage, de réfuter les accusations de cynisme ou d'hypocrisie formulées à l'encontre de Montesquieu, Voltaire ou Diderot, en replaçant le problème de l'esclavage colonial dans sa réalité historique et idéologique complexe.

Actif jusqu'à la fin de sa vie, malgré le grand âge et la cécité, toujours ouvert sur le monde, curieux, attentif à sa famille et à ses nombreux amis, adorant les enfants et les chats, Jean Ehrard a pu continuer à vivre dans sa maison de Riom, grâce au dévouement de ses enfants, de ses aides ménagères et de ses « secrétaires », parmi lesquels la jeune Sarah Grange, qui a écrit sous sa dictée la deuxième moitié des *Souvenirs d'un hareng saur*. Il espérait achever avant de mourir un recueil des articles d'Antoinette, qu'il préparait depuis plusieurs années. Ses obsèques ont été l'occasion, pour tous ses proches, de prendre conscience de l'extraordinaire richesse de la vie d'un homme qui, tout en explorant avec passion le dix-huitième siècle, avait vécu intensément dans son siècle, prouvant la justesse de cette formule de Montesquieu : « Tout est extrêmement lié¹⁶. »

Françoise Le Borgne

Université Clermont-Auvergne

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Jean Ehrard, *Lumières et esclavage*, André Versaille éditeur, 2008, 238 p.

¹⁶ Montesquieu, *L'Esprit des lois*, XIX, 15.